

12 mai.

Je me suis arrangé hier avec les zetaïs qui me conduiront d'ici à Debdou : ce sont trois Oulad el Hadj, de la subdivision des Hamouziin. Ils seront payés au retour, par Iosef el Asri, Juif d'El Outat; j'ai remis la somme convenue entre ses mains, en

présence des trois zetaïs : il la leur donnera en échange d'une lettre de son fils, jeune homme qui fait ses études à Debdou, attestant que je suis arrivé sain et sauf dans cette localité.

Mon escorte vient me prendre aujourd'hui à 4 heures du matin; au moment du départ, trois Juifs pauvres se joignent à nous. Notre petite caravane traverse l'Ouad Chegg el Arđ au pied du mellaḥ, puis s'engage au milieu de plantations d'oliviers; bientôt des champs, partie cultivés, partie en friche, leur succèdent. A 4 heures 25 minutes, je traverse le dernier des canaux qui les arrosent, et me voici de nouveau dans le désert. C'est toujours la plaine unie et nue, au sol de sable dur semé de gravier, sans autre végétation que, de loin en loin, un peu de thym ou de jujubier sauvage : telle elle était à El Bridja, à Misour, telle elle est ici; il n'y a qu'une différence : elle est moins large. Chemin faisant, j'aperçois à ma gauche un grand îlot de verdure : El Arzan; les arbres que je distingue entourent un groupe de qçars appartenant aux Oulad el Hadj. Je traverse pendant quelques minutes des champs qui en dépendent. A 6 heures du matin, j'arrive sur les bords de la Mlouïa; elle coule au niveau de la plaine : plus de trace de la tranchée où je l'ai vue jusqu'à présent; elle est séparée du sol de sa vallée par deux berges sablonneuses en pente douce, à $1/5$, de 3 mètres de hauteur. Le lit a 120 mètres de large; l'eau y occupe en général 35 à 40 mètres; le reste est tantôt nu, tantôt couvert d'herbages et de tamarix. Il se trouve ici un gué où je franchis le fleuve : il a 50 mètres de large, 1^m,20 de profondeur, un courant rapide; les eaux ont la même couleur jaune que je leur ai vue dès Qçabi ech Cheurfa. Je viens de les traverser pour la dernière fois : je quitte la Mlouïa pour ne plus la revoir. La marche se continue dans la vallée; elle est toujours unie, déserte, sablonneuse; sur son sol devenu doux, on ne sent plus de gravier; elle demeure en grande partie nue : à peine y pousse-t-il quelques touffes d'herbe. J'aperçois des vols de gangas, les premiers que je voie au Maroc. A 8 heures, je passe non loin de Tiissaf, frais rideau vert cachant plusieurs qçars sous ses ombrages. A quelque distance de là, le sol change de nature : d'uni, il devient ondulé; les pierres se mêlent au sable : c'est le commencement du Rekkam. J'y marche jusqu'au soir : il ne cessera d'être ce qu'il est maintenant : une série d'ondulations légères, côtes et terrasses s'étageant, succédant insensiblement à la plaine. Ces échelons successifs forment une rampe large et basse dont le sommet est un plateau s'étendant au loin. Sol tantôt sable, tantôt roche d'un jaune clair; des touffes d'ḥalfa y poussent çà et là : c'est la seule végétation qui s'y montre.

Je cheminai ainsi, lorsque se produisit un fait qui faillit mettre fin à mon voyage. De mes trois zetaïs, l'un, nommé Bel Kasem, était un honnête homme; les deux autres s'étant figuré, à la blancheur de mes habits, à la bonne mine de mon mulet, et, paraît-il, d'après les dires de Juifs d'El Outat, que j'étais chargé d'or, ne s'étaient